

**HAKAN GÜNDAY**

**ENCORE**

**ROMAN**

**GALAADE ÉDITIONS**

*À ceux qu'au nom des nations  
l'histoire des hommes  
enterre vivants  
dans les rues*

La seule chose insupportable,  
c'est que rien ne soit insupportable<sup>1</sup>.

## **SFUMATO**

L'une des quatre techniques de la peinture de la Renaissance. Elle consiste à rendre les contours invisibles en mêlant les tons et les couleurs dans une ombre diffuse. Cette technique est surtout utilisée dans les passages de l'ombre à la lumière.

Si mon père n'avait pas été un assassin, je ne serais pas né...

« C'était quinze jours avant ta naissance... Il y avait un bateau, je ne l'oublierai jamais, il s'appelait *Swing Köpo*... Le bateau d'un sale type nommé Rahim... Bon enfin, on a chargé la marchandise... Il y avait au moins quinze têtes. L'un des hommes était malade. Si tu avais vu comme il toussait! Il était au bout du rouleau! Il pouvait avoir 70 ans, peut-être 80... »

Si mon père n'avait pas été un assassin, je ne serais pas né...

« Je lui ai dit: "Qu'est-ce que tu cherches? Tu veux te tirer, tu veux émigrer? Même si tu arrives à destination, tu ne seras pas plus avancé. C'est pour aller mourir que tu endures tout ça?" Enfin... Rahim me dit: "Viens avec nous, au retour j'aurai deux mots à te dire." À l'époque, j'étais sans travail, je n'avais pas encore acheté le camion... »

Si mon père n'avait pas été un assassin, ma mère ne serait pas morte en me mettant au monde...

« De temps en temps je m'occupais un peu des clandestins... J'apprenais le métier en faisant les petits boulots... "D'accord", j'ai dit. Je suis monté à bord, le bateau est parti... Un peu avant Sakız, il y a eu une tempête! Le *Swing Köpo* a fait naufrage! Sans comprendre ce qui nous arrivait, nous nous sommes retrouvés à la flotte... »

« Il y en avait de tous les côtés, en train de hurler... C'étaient des gens du désert, naturellement ils ne savaient pas nager! Ils disparaissaient les uns après les autres. Ils coulaient comme des pierres! Ils se noyaient... Soudain j'ai aperçu Rahim, il avait le front tout en sang. Il

s'était cogné la tête. Les vagues étaient comme des murs. Les hommes montaient et descendaient! Soudain, Rahim a disparu... »

Si mon père n'avait pas été un assassin, il n'aurait pas pu me raconter cette histoire et moi, je n'aurais pas été là pour l'écouter...

« Je suis bien résolu à nager, mais je ne sais pas dans quelle direction je dois aller... Il fait nuit noire! J'ai l'espoir de m'en sortir... Mais j'ai du mal à garder la tête hors de l'eau... Je plonge, je refais surface... Je me dis: "mon petit Ahad, tu es fichu..." Tout d'un coup, entre deux grosses vagues, je vois quelque chose de blanc... Et dessus, une silhouette sombre... »

Si mon père n'avait pas été un assassin, je n'aurais jamais su qu'il l'était...

« C'est le type qui est malade... Celui qui est au bout du rouleau. Il a trouvé une ceinture de sauvetage, il s'y cramponne. Je ne sais pas trop comment, je réussis à le rejoindre. Je saisis la bouée, je la lui arrache des mains... Il me regarde... Il tend le bras... Moi, je le repousse... Je le prends à la gorge... Finalement une vague l'emporte... »

Mon père était un assassin, voilà tout...

Ce soir-là, il m'a raconté posément son histoire. Il distillait entre ses lèvres des mots entrecoupés de silences. C'est pour ça qu'ils sont restés cloués, vissés dans ma mémoire. Ils tournent et retournent dans ma tête. Ou du moins dans ce qu'il en reste... Maintenant je me dis que s'il n'avait pas été un assassin, il n'aurait pas pu être mon père. Car mon père ne pouvait être qu'un assassin. Le temps l'a bien montré...

Il n'a plus jamais parlé de son meurtre. Ce n'était plus nécessaire. Combien de fois peut-on avouer le même péché à la même personne? Une fois suffit. Après ça, tu n'as plus qu'à quitter tranquillement la table et à aller te coucher. Mais essaie donc de fermer l'œil!

Je me demande pourquoi je repense maintenant à cette soirée, et pourquoi il m'a raconté ça. Est-ce à moi ou à lui-même qu'il l'a raconté? C'était peut-être la seule leçon qu'il était capable de donner à son fils de 9 ans. C'était tout ce qu'il avait à m'apprendre: « Sauve

ta vie!» Et je me souviens que j'en ai tiré une autre leçon : « Mais ne raconte à personne comment tu as fait... » Je me souviens que je me disais en pleurant : « Il ne faut raconter à personne que s'il respire encore, c'est parce qu'il a volé une vie. » Je n'avais que 9 ans. Tout cela me dépassait... Quelqu'un pouvait-il s'accrocher à la vie simplement pour pouvoir raconter comment il avait survécu? Je me rappelle que j'ai imaginé à plusieurs reprises mon père prenant ce vieil homme à la gorge et le repoussant. Je me disais qu'il avait lui aussi une pomme d'Adam. Et je me demandais si mon père avait tenu cette excroissance dans sa main... La pomme d'Adam du vieil homme avait-elle laissé une empreinte dans la main de mon père? Est-ce que je la sentais quand il me caressait la joue? Je me souviens que j'ai fini par m'endormir. Ensuite je me suis réveillé... Il m'a préparé mon petit déjeuner, je me rappelle la claque et l'ordre qu'il m'a donnés.

Une tartine de pain...

« Quelle leçon as-tu tirée de ce que je t'ai raconté hier?

— C'était toi ou cet homme qui allait mourir... »

Deux tranches de fromage...

« Bravo... Voyons un peu... Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place?

— Peut-être que la bouée aurait suffi pour tous les deux... »

La claque...

« Allez, ne me regarde pas comme ça! Et essuie-toi les yeux... »

— D'accord, papa. »

Un œuf...

« Sans moi, tu ne serais pas là, tu comprends?

— Oui papa. »

Trois olives...

« C'est bien... N'oublie jamais ça! Maintenant dis-moi, qu'aurais-tu fait à ma place?

— J'aurais fait comme toi, papa. »

Un peu de beurre...

« Tout ce que j'ai fait dans la vie, c'est pour toi.

— Merci papa. »

L'ordre...

« Puisque tu as compris que ce boulot, c'est une façon de lutter pour vivre, tu vas venir avec moi!

— D'accord papa. »

Mon père avait besoin d'un associé qui fût lié à lui par sa chair, ses os et sa moelle. Il voulait s'associer à son fils, afin de ne pas partager ses gains avec un étranger.

« Tu vas venir! » dit-il en partant.

C'est ainsi que cette année-là, à peine sorti de l'école, je devins passeur de clandestins. À 9 ans... Ça ne changeait pas grand-chose. J'étais déjà le fils d'un passeur...

Je me dis maintenant qu'il devait être saoul quand il m'a raconté cette histoire. Quand il s'en était rendu compte, il était déjà trop tard... Mon père était probablement un tordu. C'était peut-être la faute de son père. Qui tenait lui-même cela de son père... Qui le tenait de son père... Après tout, ne sommes-nous pas tous les enfants des survivants, de ceux qui sont sortis indemnes des guerres, des tremblements de terre, des grandes sécheresses, des massacres, des épidémies, des occupations, des conflits et des catastrophes? Enfants d'escrocs, de voleurs, de meurtriers, de menteurs, de mouchards, de ceux qui ont arraché aux autres leur bouée de sauvetage... De ceux qui ont été capables de survivre... Qui étaient prêts à tout, absolument tout, pour survivre... Si nous sommes là aujourd'hui, c'est parce qu'un de nos ascendants a dit: « C'est lui ou moi! » Peut-être n'y a-t-il rien de mal à cela. Nous pensons que c'est laid, mais c'est peut-être tout naturel... Peut-être que rien n'est laid dans la nature... Et que rien n'est beau... Un arc-en-ciel n'est qu'un arc-en-ciel et nul livre de sciences naturelles ne lui prête un pouvoir particulier.

Finalement je dois la vie à deux décès: l'un dû au désir de vivre, l'autre à celui de procréer... Le premier du fait de mon père, le second du fait de ma mère... C'est ainsi que j'ai vu le jour... Avais-je le



choix? Probablement... Mais qui sait, c'est peut-être ainsi que la vie fonctionne, peut-être est-il écrit quelque part :

*Introduction à la physique de la vie :*

*Toute naissance entraîne au moins deux décès. Deux morts liées l'une au désir de vivre, l'autre au désir de procréer.*

*Le nouveau-né, pour rester en vie, doit ignorer qu'il est venu au monde grâce à ces morts.*

*Sinon sa personne est conflictuelle et meurt chaque jour.*

Oui, je m'appelle Gazâ...

Mais je n'ai jamais songé à me suicider.

Sauf une fois, peut-être.

Je vais me raconter une histoire et je vais la tenir pour vraie. Parce que chaque fois que je me tourne vers le passé, je constate des changements. Les lieux diffèrent, les faits se modifient. Rien ne reste à la même place dans cette existence. Les choses ne sont jamais contentes de la place qu'elles occupent. En fait, elles n'ont peut-être pas de place définie. C'est pour cela qu'elles ne restent pas dans le trou où tu les as laissées, que tu as creusé spécialement pour elles, à leurs dimensions. Tu en es pour tes frais! Elles se débinent dès que tu as le dos tourné, elles changent de place pour te rendre fou. Ton passé, surtout...

Il est temps. Tu dois maintenant raconter tout ce dont tu te souviens et le sceller. Parce que c'est la fin! Tu ne reviendras pas en arrière. Tu ne te regarderas même plus dans un miroir. Tu vas évacuer tout ça en le racontant. Puis tu te nettoieras les dents avec un cure-dents et tu piétineras tout ça. C'est ta seule chance de survivre... Si tu ne le fais pas, le corps dans lequel tu vis fera en sorte d'arrêter le temps! Car il n'ignore rien : il sait qu'il va mourir et qu'il pourrira... Quel est le fils de pute qui l'en a informé? Ce corps sait qu'il va crever et disparaître... C'est même pour cette seule raison qu'il serre la vie entre ses dents, comme un chien enragé, et qu'il me fait répéter sans cesse les mêmes erreurs. Encore et encore! Pour gagner du temps, il me ramène constamment au déjà-vu qui appartient au passé... Mais maintenant, c'est fini! Quand j'arriverai au bout de mon histoire, quand je me tairai, je ne pourrai plus faire que des fautes nouvelles! Des fautes étranges à faire galoper le temps! Des fautes à débous-soler la pendule murale! Des fautes grandioses et inouïes comme la

découverte d'un continent perdu ou d'une vie extraterrestre! Des fautes extraordinaires comme des hommes faisant des machines qui font des machines qui font des hommes qui font des machines! Des fautes gigantesques comme la création divine! Des fautes imprévisibles comme le caractère, qui est la plus grande invention tardive de Dieu! Magiques comme la première erreur d'un nouveau-né! Commettre une erreur aussi mortelle que la naissance! C'est tout ce que je veux... Et aussi, peut-être, un peu de sulfate de morphine.

La différence entre l'Orient et l'Occident, c'est la Turquie. Je ne sais pas si elle est le résultat de la soustraction, mais je suis sûr que la distance qui les sépare est grande comme elle. Nous, c'était là que nous vivions. Dans un pays où les politiciens, à la télévision, rappelaient tous les jours l'importance de la géopolitique. Au début, je ne savais pas comment comprendre. Cela voulait-il dire que notre pays était comme un bâtiment délabré devant lequel s'arrête en pleine nuit un autobus à l'intérieur ténébreux et aux phares éblouissants? Qu'il est un immense pont de 1 565 kilomètres de long sur le Bosphore. Un pont géant infligé aux habitants de ce pays. Un vieux pont entre l'Orient aux pieds nus et l'Occident bien chaussé, sur lequel passe tout ce qui est illégal. Tout cela me chiffonnait. Et en particulier ces gens que l'on appelle les clandestins... Nous faisons tout notre possible pour qu'ils ne nous restent pas en travers du gosier. Nous avalions notre salive et nous expédions tout le contingent là où il voulait aller... Commerce d'une frontière à l'autre... D'un mur à l'autre... Bien entendu, le reste du monde ne restait pas les bras croisés, il leur créait toutes sortes de problèmes pour entraver leur course précipitée entre le lieu où ils étaient nés et le lieu où ils finiraient leurs jours. Il leur pourrissait la vie avec des problèmes de mensurations, de poids et d'âge... Tandis que nous nous contentions de régler des questions de latitude et de longitude. Nous menions ces gens de l'enfer au paradis. Moi, je ne crois ni à l'un ni à l'autre. Mais ces gens-là étaient particulièrement crédules. Chez eux, c'était inné! Ils raisonnaient ainsi: s'il existe un enfer déchiré par la guerre et où l'on meurt de

faim, il y a forcément un paradis. Mais ils se trompaient. On les avait bernés. Le fait qu'il y ait un enfer ne prouve nullement qu'il y ait un paradis! Pourtant je pouvais les comprendre. C'était ce qu'on leur avait enseigné, comme à tout le monde... On avait écrit ça sur un grand tableau et on l'avait fait apprendre par cœur à la population mondiale. Le tableau montrait le combat du bien et du mal, de l'enfer et du paradis. Mais ce combat-là n'existe pas et n'a jamais existé. La guerre sans merci que le bien et le mal sont censés se livrer jusqu'au jugement dernier est la plus grande escroquerie dont l'humanité ait jamais été victime. Il s'agissait sans doute de maintenir l'ordre public et de protéger le pouvoir en place. Car si l'on avait admis que tous les hommes étaient à la fois bons et mauvais, les dirigeants qui suscitaient l'admiration des masses et entraînaient les foules auraient été les premiers à voir leur image ternie. Cela aurait provoqué une grande confusion et nul n'aurait plus voulu sacrifier sa vie pour qui que ce fût. Mais il n'en était rien et le moyen le plus simple d'inciter les gens à s'entre-tuer était d'appeler les bons à combattre les méchants. Ceux qui disaient: «C'est vous qui êtes les bons!» entendaient par-là «Allez tuer pour moi!» et ceux qui disaient: «C'est vous qui irez au paradis!» sous-entendaient «Ceux que vous avez tués iront en enfer!» Ainsi le paradis et l'enfer, le bien et le mal divisaient en deux la créature dite humaine et la mettaient dans cette situation absurde: ses deux moitiés étaient à couteaux tirés. D'habiles mercantis avaient réussi à vendre à des hommes libres, sous l'emballage de la théorie de l'antagonisme, une obéissance garantie à vie. Le jeu consistait à pousser des chiens dociles à se jeter sur d'autres chiens dociles! La lumière et l'obscurité n'étaient pas hostiles l'une à l'autre. Le seul antagonisme qui existait relevait de la biologie: *To be or not to be*, être mort ou être vivant... Et quand on transportait des gens, on devait veiller à une seule chose: le nombre de personnes vivantes que l'on livrait devait être le même que celui des personnes qu'on avait réceptionnées. Savoir si ces gens-là se figuraient qu'ils fuyaient l'enfer pour aller au paradis n'avait pas la

moindre importance. Nous transportions de la chair. Uniquement de la chair. Le rêve, la pensée ou les sentiments n'étaient pas inclus dans le prix. Peut-être que s'ils avaient payé assez cher, nous nous serions débrouillés pour les faire passer sans dommage. J'en aurais même fait une affaire personnelle, j'aurais veillé à ce que les rêves qu'ils avaient formés dans la maison – ou dans le trou, quel qu'il soit, où ils étaient nés – ne se brisent pas durant le trajet. Il m'aurait suffi de leur montrer quelques films de Hollywood pour qu'ils continuent de croire au paradis. Ou encore, en usant d'une méthode qui a souvent fait ses preuves au cours de l'histoire, de leur présenter un livre saint. Ou de le montrer à un seul d'entre eux. À charge pour lui d'instruire les autres. À leur guise... J'aurais même consenti à faire tout cela gratuitement, mais je n'en avais pas le temps. J'avais toujours quelque chose à faire.

« Gazâ!

— Oui, papa?

— Va chercher les chaînes au dépôt.

— Bien, papa.

— Et n'oublie pas les clefs!

— Elles sont dans ma poche, papa. »

Je mentais. J'avais perdu tout ça. Mais je ne me doutais pas qu'on s'en apercevrait. Cela me valut deux gifles et un coup de pied au derrière. Comment pouvais-je me douter que mon père, en cas de nécessité, enchaînait ces gens?

« Gazâ!

— Oui, papa?

— Va chercher l'eau et distribue-la!

— D'accord, papa.

— Pas une bouteille par personne comme la dernière fois!  
Donne-leur une bouteille pour deux, tu as compris?

— Mais ils disent toujours la même chose, papa.

— Qu'est-ce qu'ils disent?

— Encore!»

Je mentais. Certes, ils disaient toujours « Encore! », c'était le seul mot turc qu'ils connaissaient. Ce n'était pas parce qu'on manquait d'eau, mais parce que je ne voulais pas réduire mes revenus. J'avais commencé à leur vendre l'eau qu'on était censé leur distribuer gratuitement. À l'insu de mon père, bien sûr... Que voulez-vous, je n'avais que 10 ans.

« Gazâ!

— Oui, papa?

— Tu as entendu? On dirait que quelqu'un a crié!

— Non, papa.

— J'ai dû mal entendre.

— Sûrement... »

C'était un autre mensonge. Bien sûr que j'avais entendu ce cri. Mais je venais d'apprendre, il y avait à peine deux jours, que je possédais un morceau de chair qui ne servait pas seulement à uriner. Et tout ce que je voulais, c'était en finir le plus vite possible avec le boulot et aller m'enfermer dans ma chambre. Dans la caisse de notre camion prêt pour le départ, il y avait vingt-deux adultes et un nourrisson. Comment aurais-je pu me douter que ce cri, réprimé par les autres passagers, avait été poussé par une mère qui venait de voir mourir son bébé dans ses bras? Et si je l'avais su, qu'est-ce que ça aurait changé? Rien du tout. Je n'avais que 11 ans.